

À FLEUR DE PEAUX

Le dénuement de Gabriel

« La confrontation à la mort fait grandir et donne plus d'humanité pour affronter la vie. Quand on sort des soins intensifs, d'un service de soins palliatifs, on ressent combien la vie est précieuse. On se trouve dans une tendresse primordiale envers les vivants » affirme Gabriel Ringlet. Cette expérience bouleversante, il la donne en partage dans son dernier livre, *Ceci est ton corps. Journal d'un dénuement*.

Il en explique ici la démarche. Plusieurs lecteurs privilégiés livreront ensuite leurs réflexions à propos de ce témoignage poignant.



Photo : © Bernadette Jenicot / Prieuré

ement Ringlet

DEPUIS longtemps, la mort est au cœur de la réflexion de Gabriel Ringlet. Très conscient que « tous et toutes, nous sommes gros de la mort et avons à la mettre au monde », il en a parlé, déjà, dans plusieurs livres. Celui-ci est différent. Il ne s'agit plus d'un essai – même s'il contient aussi des passages plus intellectuels et qui donnent à penser – mais d'un journal, fondé sur son intime expérience.

Durant huit mois, de juin 2005 à février 2006, Gabriel Ringlet a accompagné une femme, une très proche, à travers la maladie et jusqu'au seuil de l'au-delà. *Ceci est ton corps* est le journal de cet accompagnement. Pour pouvoir partager une expérience essentielle, il faut oser s'exposer, au risque d'être mal compris, d'être blessé : « *De la première à la dernière ligne, c'est de ma chair à vif dont il s'agit. Il ne pouvait en être autrement, sauf à ne pas éditer* », reconnaît-il.

PAS « UNE » VÉRITÉ

Ce journal d'un dénuement est une traversée de la souffrance.

Atteinte d'un cancer, la femme que l'auteur accompagne a choisi en connaissance de cause l'opération lourde, le traitement pénible. La souffrance est terrible. Faut-il vraiment passer par là ? À cette question, Gabriel Ringlet n'apporte pas de réponse. Il ne croit pas, d'ailleurs, qu'il y ait « une » réponse, « une » vérité : « *Devant une telle souffrance, il n'y a rien d'autre à faire que se tenir là, au plus près, dans une sorte de solidité minérale. Et, à certains moments, une lumière peut apparaître.* » Mais *Ceci est ton corps* n'est en aucun cas un éloge de la souffrance rédemptrice : « *Si certains voulaient le détourner à cette fin, cela me mettrait extrêmement en colère. Le chemin vers la mort est un étroit passage. Chacun doit l'emprunter comme il le peut...* ». La femme qu'il accompagne a choisi une réponse. Elle ne vaut

que pour elle. Mais Gabriel Ringlet croit, avec Bernanos, que « nous mourons les uns pour les autres » et espère qu'elle peut aider d'autres confrontés au même chemin.

POÉSIE ET PARTAGE

Ce journal d'un dénuement est aussi une traversée du silence.

« *Un tel accompagnement est décapant. On va de dénuement en dénuement jusqu'à l'essentiel. Devant une telle souffrance, je demande le silence.* » Aux instants de déchirure, quand s'en vient le dernier adieu, seuls, les mots si légers et si forts de la poésie font encore sens : « *Au cœur de la maladie, pendant la traversée, la parole poétique était la seule accessible, la seule à rester intacte. La force de la poésie est d'être tellement ouverte, de n'apporter aucune réponse toute faite*, témoigne Gabriel Ringlet. *Ainsi, elle est un formidable accompagnement dans le hurlement et dans la douceur.* »

Ce journal d'un dénuement est, enfin, une traversée du partage.

« *Cet accompagnement m'a ramené à la source de mon propre engagement, de ma propre manière d'être dans le compagnonnage, au sens étymologique, c'est à dire à ma propre manière de partager le pain. Rompre le pain, c'est accepter une solidarité fondamentale avec l'humanité toute entière* », explique Gabriel Ringlet. Il donne dans ce livre des pages très fortes sur l'eucharistie et rappelle « au cœur de la brisure que raconte ce livre : « prendre soin de « ton corps », n'est pas étranger au partage du pain... ». Mais il ajoute : « *Ce que j'espère laisser entendre, c'est que cet accompagnement n'est pas qu'une affaire croyante. Chacun de nous a à célébrer ce qui advient, à empoigner sa vie, celle de ses proches. Pour moi, c'est là la source de la célébration et il n'est pas nécessaire, pour cela, de partager la même foi.* » ■

Propos recueillis par Anne-Marie PIRARD



L'ACTRICE

SANS L'AUTRE, JE N'EXISTE PAS

Je termine la lecture de ce *Journal d'un dénuement* et je suis bouleversée, retournée, émue. Le témoignage de Gabriel Ringlet est à la fois celui d'un homme impuissant et surpuissant car il a les mots et les gestes pour embrasser la douleur de l'autre, pour accompagner, pour aimer tout simplement.

Il y a quelques années, j'ai vécu l'expérience de l'accompagnement d'une amie qui avait un cancer. Sa fin a été extrêmement traumatisante pour moi et les images de ses derniers jours aux soins intensifs de l'hôpital Erasme me reviennent souvent sous forme de flashes violents et crus.

La famille et les amis qui l'accompagnaient, dont moi, restaient muets et paralysés. Symptômes de leur propre peur. Je mesure avec terreur l'angoisse que nous diffusions dans cette chambre et qui ne faisait qu'augmenter son angoisse à elle !

Elle aurait eu un Gabriel Ringlet à ses côtés, elle serait partie avec douceur et réconfort.

Cette femme dont il parle avec tant d'admiration a eu la chance de traverser la maladie soutenue par un guide spirituel, attentif et humain.

Oui, sa présence a été le cadeau de son épreuve. Elle l'a accepté humblement.

C'est beau et c'est rare.

Ce livre se lit avec douceur et amour.

Et humour. J'aime les chats et les chèvres de l'auteur. Et sa sensualité. Car la maladie réduit le corps à l'inconfort, à la complication et à la déchirure. Il en parle avec pudeur, mais les images sont sans détour.

Son livre me donne à réfléchir, à penser au départ de ceux que j'aime, à ma mort aussi, mais avec sérénité et ce brin de détachement qui empêche l'enlèvement ou l'angoisse.

Son livre est le reflet de mon impuissance à changer le cours des choses, mais m'encourage à rester active, vivante et aux aguets.

Son livre me rappelle que, sans les autres, je n'existe pas.

Son livre me rassure et me donne une confiance inouïe en la vie !

Hélène THEUNISSEN,
comédienne



LE LAÏQUE

Gabriel Ringlet a toujours vécu à fleur de peau une sensibilité extrême. Son livre tisse en un maillage affiné par la souffrance les fils d'une émotion pudique, d'une impuissance révoltée, d'une douleur éperdue, d'un amour d'une intensité rayonnante.

Jamais je n'ai lu un texte aussi intime pénétrant aussi intensément mes propres fibres. J'ai partagé sa terrifiante aventure du départ ultime, comme saisi par la main en cette escorte définitive. La qualité de ce vécu confié rend haletante cette épreuve irrémédiable. Aucun lecteur ne pourra sortir de ces pages sans être « atteint » d'une mue – un terme qu'affectionne tout particulièrement l'auteur – de l'esprit. Gabriel Ringlet cultive la fragilité de l'humain comme celle des roses du jardin de son Prieuré, épanouies puis fanées, signes du périssable, de l'inexorable du dénuement !

Sa tristesse, sa tendresse, se marient à la sollicitude tendrement sauvage de ses chats témoins du passé et de sa soudaine solitude. Ce récit d'un adieu « illuminé » à un corps aimé a soudé mon « instinct » de l'immanence au chant bouleversant de sa foi. Je suis ému qu'il ait tenu à citer le réconfort de ma fraternité au plus profond de sa peine.

Jacques RIFFLET,
Laïque, auteur du livre *Les Mondes du sacré*.

L'HUMORISTE

Gabriel Ringlet nous invite à
marcher avec lui, dans ses pas,
avec humilité, vers l'a DIEU.
Le chemin est bordé de larmes
d'espérance et de lutte, au jour le
jour.
Nous avons tous, un jour ou l'autre,
parcouru cette route pour accompagner
le départ, cette fracture de vie, de ceux
que nous aimons.
Gabriel, bien, m'a tenu la main,
aujourd'hui il nous offre le partage.
C'est le chagrin et l'amitié sans
détourner les yeux de la réalité
car ce n'est aussi mourir.

PIEM



LE THÉOLOGIEEN

IMPERCEPTIBLE ET FRAGILE

Ce journal est celui d'un dénuement de plus en plus profond, dénuement qu'impose à l'auteur le dénuement progressif et radical du corps de son amie, de sa vie. Dans ces lignes, c'est (aussi) son corps à lui, souffrant et endeillé, qui se dessine, mais avec beaucoup de pudeur et une infinie retenue, la même qu'il met à évoquer son dénuement à elle.

En lisant, il m'a semblé plusieurs fois entendre la musique du *Tombeau pour Mr de Sainte-Colombe* de Marin Marais – un peu comme si c'était devant une « tombe littéraire » que je me trouvais (*tombe*, c'est le dernier mot du journal), devant ce qui a réussi à filtrer de cet « étroit passage », « imperceptible et fragile ». C'est aussi cette musique que j'avais en tête en refermant le livre, avec l'impression de me trouver devant une *pietà*, où la violence et la douleur sont comme transfigurées en un apaisement serein qui n'en efface pas pour autant les traces. Dans une *pietà*, la mère ne semble-t-elle pas dire : « ceci est ton corps » ? Mais c'est aussi le sien qui fait corps avec celui de son fils – dans la pierre, comme avant la naissance et au-delà de la mort. L'un est vivant et l'autre mort, mais nul ne sait vraiment lequel.

André WÉNIN,
doyen de la Faculté de théologie de l'UCL



LE POÈTE

UN CRAYON DANS LA TÊTE

Le diariste ne vit pas comme les autres. Il a un crayon dans la tête. Ce crayon clignote quand la vie va. Il lui rappelle que telle petite chose, telle grandeur, tel ennui méritent d'être notés. Le diariste ne croit pas à la clôture des livres : il écrit ce qui va, sans songer à la fin de l'histoire, qui, forcément, de la Bible au *Journal d'une âme*, du *Journal* de Green au *Carnet de notes* de Pierre Bergounioux demeure imprenable.

J'ai cité à dessein la Bible parmi les « journaux littéraires »... C'est que le lecteur y trouvera, par fragments, des connivences lumineuses avec sa vie. Il arrive que ce soit la fragilité d'un passage sur terre qui convoque l'écriture au quotidien. Quand cette fragilité touche un(e) autre, les notes d'un journal se font alors partager. Il ne s'agit plus de dire son intimité, mais de raconter *pour* les autres ce qui nous affecte dans la souffrance d'autrui.

Je ne sais si Gabriel Ringlet tient ordinairement son journal. Mais je viens de lire ce *Journal d'un dénuement*, et je tairai mes émotions. Je suis chrétien et je tiens mon journal. Celui de Gabriel tutoie une grande malade ; une amie incurable. Tout y est : la détresse, l'humour, la gentillesse, la colère. Mais quand tout semble dit, tout reste à dire. Cette écriture en fragments tutoie aussi son lecteur, et, dans ce désarmement public, on lit qu'un Autre est proposé, en outre, au tutoiement.

Le tutoiement, ici, ne ressemble pas à la gouaille des médias. Il rappelle la proximité de Celui qui s'attablait toujours à toutes nos détresses (Luc, 24). Il témoigne de la beauté de l'eucharistie, qui pourrait être proche, tellement proche de nous. Il dit, en balbutiant, cette foi nue : « tu » vas mourir ; un autre « tu » est mort, mais le pain est rompu, dès ici bas, pour l'espérance.

Lucien NOULLEZ,
poète



LE MÉDECIN

LE JOURNAL D'UN RETOURNEMENT

Si le titre de ce journal de Gabriel Ringlet évoque avant tout une perspective religieuse, c'est une lecture laïque que j'ai envie de proposer. Du moins un élément de cette lecture, que je fais en tant que femme et médecin.

Le retournement est partout dans ce livre.

Au premier abord bien sûr, dans l'inquiétude de l'auteur – prêtre – à propos de la religion, dans la demande qu'il lui adresse à plusieurs reprises de se taire, d'arrêter de vouloir à tout prix combler le manque. Dans son insistance à convoquer plutôt la poésie pour que l'heure reste creuse.

Dans le partage des larmes aussi, dans les mots qui disent la douceur déchirante de l'aimée, le baiser volé juste avant le grand délabrement chirurgical, dans le souffle amoureux retenu le temps d'un sourire, dans la caresse qui cherche à traverser le bois du cercueil. (...) Mais plus encore, au-delà de la force de l'expérience vécue et racontée, ce livre invite à faire du retournement une des questions principales que posent les soins palliatifs et qui, de manière plus globale, traversent le soin tout entier.

Au fond, qui guérit l'autre ? demande l'auteur.

Cette question-là, impraticable par le raisonnement seul, doit nécessairement s'incarner et se vivre au plus près du corps, comme lieu du désir, là où s'enracine le sacré.

Gabriel Ringlet poursuit : quand nous nous approchons d'une personne en fin de vie, ne venons-nous pas, d'une manière ou d'une autre, lui prêter un moment de notre propre perte ?

Quand se fait insistante la demande des soignants en formation « Que faire quand l'autre va mourir ? », y a-t-il une autre réponse que de les inviter à retourner la question : « Que faisons-nous de la mort dans notre vie ? » Ou encore « Que laissons-nous la mort de l'autre et la perspective de la nôtre faire de nous-mêmes ? »

Peut-être que sous toutes ses formes, cette question nous dit simplement l'urgence de vivre, l'urgence d'aimer.

Faut-il attendre la mort pour donner vie à une parole aussi fraternelle ?, poursuit l'auteur.

Pourquoi, dans notre existence, tant de tours et de détours plutôt que de dire et de vivre l'essentiel ?, me demande un ami. Sont-ils là pour conjurer la peur d'exister dans toute notre profondeur ? Sont-ils simples présages ou autant d'hésitations par rapport au retournement nécessaire ?

La vie elle-même est-elle ce retournement ?

En refermant de manière toute provisoire le livre de Gabriel Ringlet, en prenant le temps de ce premier retournement, je convoque moi aussi le poète, que je comprends autrement ce matin : « La vie est dans la mort, la mort aidant la vie » (Prévert).

Cécile BOLLY,
médecin et formatrice en éthique